

INTRODUCTION

La Nouvelle-France comme carrefour

L' époque actuelle est stimulante pour les historiens de la Nouvelle-France. Un champ d'étude autrefois cloîtré et entouré d'un mur de restrictions idéologiques s'ouvre maintenant au monde. Les horizons s'élargissent à mesure que les universitaires et les chercheurs abordent la Nouvelle-France sous des angles de plus en plus variés et que les sens multiples de son histoire sortent de l'ombre. Les Québécois jouent un rôle déterminant dans cette réorientation, mais des historiens d'ailleurs également, notamment de la France, du Canada anglais, des États-Unis et même de l'Amérique latine¹. Et si les historiens ont déjà exercé un monopole sur ce champ, il est aujourd'hui impossible d'ignorer les contributions de géographes², d'anthropologues³, de spécialistes des études littéraires⁴, de linguistes⁵ et de sociologues⁶. Nous assistons à un processus de fragmentation et de convergence intellectuelles alors même que s'estompent des frontières nationales et disciplinaires autrefois étanches et que se créent de nouveaux liens, de nouvelles affinités.

Il fut une époque, lorsque l'étude de l'histoire était partout organisée dans une perspective nationale, où la Nouvelle-France figurait dans de nombreux récits comme le chapitre initial et constitutif de l'histoire du Canada français ou du Québec. D'autres historiens, canadiens-anglais pour la plupart, assimilaient la colonie à l'histoire du Canada dans son ensemble, dans laquelle Jean Talon jouait le rôle du précurseur de John A. Macdonald. Les États-Uniens avaient un point de vue

semblable sur la Nouvelle-Angleterre puritaine, terreau d'où sortiront les États-Unis ; si la Nouvelle-France avait une place dans leur récit national, c'était comme l'antithèse qui aidait à définir, par contraste, l'identité américaine. Quelques auteurs français solitaires ont même essayé d'intégrer la Nouvelle-France dans l'histoire nationale de la France d'outre-mer. Bien sûr, toutes ces approches *nationalisatrices* ont une certaine valeur : la Nouvelle-France correspond au moment où des immigrants venus de France ont posé les fondations d'une société francophone dans la vallée du Saint-Laurent ; c'est aussi, en un certain sens, le commencement du Canada ; et la Nouvelle-France peut très bien servir de repoussoir pour éclairer la colonisation de la Nouvelle-Angleterre. Pourtant, comme la génération actuelle d'historiens l'a découvert, l'histoire coloniale n'entre que de malaisément à l'intérieur de limites nationales, et de nombreuses distorsions se produisent quand on projette les frontières ethniques et politiques contemporaines sur le passé prénational.

Dans une large mesure, c'est la reconnaissance grandissante des Amérindiens comme acteurs historiques en général et créateurs conjoints de la Nouvelle-France en particulier qui nous a amenés à ouvrir une brèche dans les frontières anachroniques de l'histoire nationale. Comme le Pérou, la Virginie, le Surinam et d'autres sociétés du « Nouveau Monde », la Nouvelle-France a été bâtie par les autochtones tout autant que par les nouveaux venus européens. Dans le cas de la Nouvelle-France, ce développement passe par des voies de contact qui, à partir de la vallée du Saint-Laurent, s'enfoncent et se ramifient dans le territoire nord-américain et les cultures autochtones. Le récit traditionnel et eurocentrique qui parle de profits du commerce des fourrures, d'ambitions impériales et de zèle évangélisteur comme d'autant de moteurs de l'expansion vers l'intérieur ne dit qu'une partie de l'histoire. Il néglige le rôle actif des autochtones dans l'établissement et le maintien des relations commerciales, religieuses et militaires avec les Français. Ces derniers, qui s'avancent délibérément tout en étant tirés, se trouvent bientôt aspirés jusque dans la région des Grands Lacs, puis vers le bassin du Mississippi et encore, au nord-ouest, dans ce qui deviendra le Manitoba et la Saskatchewan. Les « pays d'en haut » qui en

résulteront seront inextricablement reliés à la zone intensément colonisée de la vallée du Saint-Laurent et, en même temps, tout à fait distincts de celle-ci, étant donné l'absence de souveraineté effective de la France sur ces territoires⁷. La Nouvelle-France n'est certes pas la seule colonie américaine ayant des régions limitrophes contestées, où l'hégémonie européenne est limitée et incertaine⁸, mais elle est peut-être unique en ce sens que ce vaste *middle ground*⁹ où les cultures s'interpénètrent pèse très lourd dans la balance en comparaison de la zone relativement petite de colonisation intensive.

Si on la considère comme un système territorialement étendu de relations réciproques entre autochtones et Européens, qui se ramifie vers l'extérieur à partir des établissements du Saint-Laurent, la Nouvelle-France apparaît alors comme quelque chose de plus que l'origine coloniale du Québec. S'étendant à travers l'Ontario et le Manitoba actuels ainsi qu'à travers tout le Midwest américain, elle joue un rôle important dans la création des conditions d'émergence du Canada et des États-Unis tout à la fois. De plus en plus d'historiens états-uniens commencent à reconnaître que la Nouvelle-France a laissé son empreinte sur le paysage humain des Grands Lacs et de la vallée du Mississippi, ce qui aura une influence sur la colonisation subséquente de ces vastes régions par la jeune république. Ils abordent peut-être le sujet avec des œillères, dans certains cas (voir le chapitre premier), mais les plus innovateurs parmi les historiens des commencements des États-Unis (*Early Americanists*) se rendent compte que la Nouvelle-France n'est pas simplement un point de comparaison extérieur qui permet d'éclairer l'histoire coloniale de la Nouvelle-Angleterre : elle fait partie intégrante des origines des États-Unis¹⁰.

Déjà continent par ses dimensions, la Nouvelle-France doit aussi être vue comme élément d'un modèle de colonisation plus large, à l'échelle de l'hémisphère, comme je le soutiens dans le chapitre 2. Des relations encore plus vastes, au sein du Nouveau Monde, sont visibles dans le commerce entre le Canada et les colonies françaises des Antilles¹¹, de même que dans les récits concernant une sainte Iroquoise qui se répandent en Guyane et au Mexique (chapitre 6). Outre ces liens tangibles, il existe dans les Amériques coloniales une unité plus générale,

sous-jacente. L'impérialisme moderne étant à ses débuts un processus compétitif et donc interactif, les poussées espagnoles, portugaises, hollandaises et britanniques en Amérique ont toutes contribué à façonner la colonisation française de la Nouvelle-France, au même titre que l'attitude française à l'égard du Nouveau Monde, de ses peuples et de ses ressources. Avoir conscience de ces autres entreprises coloniales ne peut qu'illuminer l'histoire de la Nouvelle-France.

En tant qu'appendice colonial d'une puissance européenne, la Nouvelle-France rencontre et recoupe aussi, nécessairement, l'histoire de la France et de l'Atlantique français. Les historiens dont la perspective est d'abord métropolitaine commencent maintenant à explorer les liens complexes et multiples qui relient la France à ses possessions outre-mer, sur les plans politique, économique, démographique, intellectuel et religieux¹². Il devient évident que les influences ne s'exerçaient pas toutes dans le même sens : si la France cherchait à façonner la colonie, la Nouvelle-France avait en retour un effet sur la métropole. Les spécialistes de l'Europe moderne ont été plutôt lents à explorer cet aspect des rapports coloniaux, mais, si les travaux récents sur le « rejet de l'impérialisme » dans divers empires aux XIX^e et XX^e siècles peuvent servir d'indicateur des tendances historiographiques à venir, les recherches concernant les effets de la Nouvelle-France sur la France vont se multiplier¹³.

La Nouvelle-France trouverait aisément sa place dans bon nombre des approches actuelles en histoire transnationale. Le domaine florissant de l'histoire atlantique en est un exemple manifeste. Produit dans une large mesure de rencontres d'après-guerre entre universitaires britanniques et américains, ce champ disciplinaire a longtemps eu tendance à se concentrer de manière exagérée sur les dimensions britanniques du monde atlantique de l'époque moderne¹⁴. Malgré le fait que le commerce maritime français fut une force dominante pendant une grande partie de cette période, les universitaires et les chercheurs français ont montré moins d'intérêt que leurs homologues anglophones pour cet aspect de leur propre histoire qui embrasse l'océan et la multiplicité des liens tissés entre la France et le reste du monde atlantique¹⁵. D'importants travaux ont déjà été réalisés, mais ils demeurent, dans une proportion étonnante, centrés sur les dernières années de l'ancien régime colo-

nial, entre la conquête de la Nouvelle-France et la Révolution française¹⁶. On peut s'attendre à ce que beaucoup plus de recherches soient effectuées sur le monde atlantique français des années 1520 aux années 1760, ce qui va certainement profiter aux études sur la Nouvelle-France.

En somme, la Nouvelle-France se présente comme un sujet d'une très grande étendue, au sens spatial du terme, et son histoire conduit les chercheurs à tourner leurs regards vers l'extérieur et vers des parties plus éloignées d'un monde moderne traversé de nombreux réseaux. Le sentiment de l'importance de ces liens transnationaux semble de plus en plus partagé, ce qui atteste que ce champ de connaissances connaît une certaine mondialisation. Parallèlement, une forme différente d'internationalisme, méthodologique cette fois, est à l'œuvre depuis longtemps, façonnant les priorités de la recherche et inspirant l'innovation.

Dans les années 1960 et 1970, époque où j'apprenais le métier d'historien, les spécialistes de la Nouvelle-France suivaient les enseignements des historiens de l'école des Annales et, dans certains cas, recevaient leur formation de ces maîtres de l'histoire sociale. Basée à Paris, l'école des Annales était à cette époque la force la plus dynamique et la plus stimulante de la discipline. Son influence était ressentie de ce côté-ci du monde par le biais des travaux d'histoire économique sérielle de Fernand Ouellet et de l'histoire sociale multidimensionnelle de Louise Dechêne, entre autres réalisations du Québec dans cette veine. Il convient également de signaler une autre influence méthodologique venue de France : l'école de la démographie historique formée autour de la technique de la reconstitution des familles. L'étude novatrice de Jacques Henripin sur la population canadienne au début du XVIII^e siècle ainsi que les recherches approfondies menées par le Programme de recherche en démographie historique de l'Université de Montréal sont remarquables à cet égard (voir le chapitre premier).

Alors que les liens avec la France demeurent solides et que la démographie et l'histoire sociale continuent d'apporter des contributions importantes à l'histoire de la Nouvelle-France, les spécialistes puisent de plus en plus à d'autres historiographies étrangères. La très vigoureuse école états-unienne d'histoire coloniale est particulièrement importante sur ce plan. Généreusement financé, soutenu par des revues,

des instituts et des collections de monographies et densément peuplé d'universitaires et de chercheurs, ce champ disciplinaire offre une abondance de recherches rigoureuses et spécialisées d'un grand intérêt pour les historiens de la Nouvelle-France. Les échanges fructueux entre ces *Early Americanists* et les spécialistes de la Nouvelle-France ont été plus fréquents au cours des dernières années et ont culminé en 2006 lors de la tenue à l'Université Laval du congrès de l'Omohundro Institute of Early American History and Culture, qui a réuni à Québec de nombreux participants.

Les textes qui suivent servent pour une part à illustrer l'utilité d'étudier la Nouvelle-France dans un contexte international, à la fois historique et historiographique. Ils ne sont pas tous tournés vers l'extérieur, quoique la majorité le soient. Bon nombre proviennent de mes recherches sur les missionnaires jésuites et les Iroquois, et chaque fois qu'il est question de Jésuites, les perspectives mondiales sont inévitables. Le chapitre 7 suit les pérégrinations de Pierre Chaumonot à travers la France, l'Italie et l'Amérique du Nord, d'une culture à l'autre et d'une langue à l'autre. Dans le chapitre 6, les réseaux des Jésuites offrent des voies de circulation à un texte voyageur, la *Vie* de l'Iroquoise Catherine Tekakwitha, qui se transporte du Canada vers la France puis vers le Mexique au début du XVIII^e siècle. Les missions des Jésuites autour du monde présentent également de merveilleuses possibilités pour l'histoire comparative, et le chapitre 8 constitue un essai préliminaire dans cette direction : il examine la mission en Nouvelle-France en relation avec le travail des Jésuites en Amérique latine à la même époque. Les chapitres 4, 5 et 11 portent respectivement sur des questions de conversion, d'hagiographie et de médecine au Canada ; ces trois études s'appuient abondamment sur les écrits des chercheurs d'Europe et d'Amérique latine.

Le présent livre est une œuvre de traduction sous plusieurs rapports. D'abord, dans le sens le plus évident du terme : la plupart de ces textes ont été écrits en anglais — plusieurs ont déjà été publiés dans cette langue — et ils paraissent maintenant en français. On pourrait dès lors y voir une passerelle au-dessus du fossé linguistique du Canada, s'il

n'y avait le fait que ma formation et mon orientation vers le champ d'études de la Nouvelle-France ont été influencées de manière importante par la recherche francophone en France et au Québec ; si, dans ce contexte, il existe une voix représentative du Canada anglais, ce n'est certainement pas la mienne ! Ma position subjective est compliquée à d'autres égards également. À titre de Canadien engagé dans l'étude de l'histoire coloniale de l'Amérique du Nord, j'entretiens des échanges avec des historiens des États-Unis, qui ont leurs propres perspectives nationales sur ce domaine. Le chapitre premier illustre une partie de ces échanges, sous la forme d'une enquête, à l'intention d'historiens états-uniens de la période coloniale, à propos de ce qui s'est écrit sur la Nouvelle-France. Maintenant traduit en français, cet exposé devient une sorte de galerie des glaces qui présente aux lecteurs francophones le spectacle d'un historien canadien-anglais s'efforçant d'expliquer l'historiographie de la Nouvelle-France à des historiens états-uniens. Le chapitre 3, en revanche, se fait l'écho d'une certaine frustration liée à la tentative infructueuse de nombreux spécialistes de l'histoire coloniale de se débarrasser d'habitudes historiographiques nationales contraignantes lorsque leur travail touche à la Nouvelle-France. Ici encore, ma position semble être celle du traducteur, du négociateur, de l'intermédiaire et du défenseur. Les frontières qui séparent le francophone de l'anglophone et l'Américain du Canadien ne sont ni étanches ni nettes ; ma position intermédiaire tend vers l'instable et l'ambigu ; mais qu'il en soit ainsi : il s'agit là d'une des multiples façons dont l'historiographie reflète le désordre et l'incertitude de la vie !

Et de l'histoire. Pierre Chaumonot, le jésuite vagabond dont je brosse le portrait dans le chapitre 7, est l'un des nombreux personnages de l'histoire de la Nouvelle-France qui échappent à une classification simple. Il en va de même pour le village agnier catholique de Kahnawake, qui a fait son chemin, depuis sa fondation au XVII^e siècle jusqu'à aujourd'hui, en tant que collectivité frontrière avec des parentés qui se chevauchent et qui se modifient. Comme les objets de nos recherches, nous, historiens, observons le passé et le présent depuis des points de vue incertains et en mouvement. Et quand notre objet d'étude est la Nouvelle-France, notre regard se porte nécessairement sur des horizons lointains.